

Coup de coeur

Quelques notes sur un film courageux, sur l'amitié et sur des non-dits

Pas d'amitié à moitié

Louise Carrière

Volume 11, Number 3, April–June 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34045ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Carrière, L. (1992). Review of [Coup de coeur : quelques notes sur un film courageux, sur l'amitié et sur des non-dits / *Pas d'amitié à moitié*]. *Ciné-Bulles*, 11(3), 11–13.

Coup de cœur : Pas d'amitié à moitié



Pas d'amitié à moitié de Diane Létourneau

Quelques notes sur un film courageux, sur l'amitié et sur des non-dits

par Louise Carrière.

Pas d'amitié à moitié, le dernier film de Diane Létourneau, se présente comme une conversation interrompue que l'on reprend pour nous, spectateurs ; analogie avec cette définition de l'amitié placée en exergue : longue conversation que l'on laisse et que l'on reprend.

Deux femmes en chaloupe chuchotent ; la cinquantaine approche, les « chaleurs » perturbent la vie

quotidienne, le temps passe, les signes de vieillissement vous prennent en traître.

Dialogue près des rives calmes, toile impressionniste. Interruption : seule, rescapée du désordre amoureux, la réalisatrice s'immisce dans le récit ; en patins à roulettes, elle s'empare à grandes enjambées de la piste cyclable, avec en toile de fond la présence plus turbulente du fleuve et de ses rapides. Un duo, des silences, l'intervention de la réalisatrice qui, chaleureuse, n'en établit pas moins une distance. Deux mouvements brefs en encadrent un plus long.

Solitude amoureuse et ouverture sur l'amitié : les hommes passent, les amies restent. Une cinéaste renoue avec deux amies, qui racontent 35 ans de complicité tandis qu'elle réfléchit tout haut (et tout bas) sur les joies et les limites de l'amitié.

Les deux amies, Raymonde et Manon, s'installent rapidement au centre du film, autour d'elles gravitent sept autres femmes ; ce cercle, Létourneau le décrit comme une matrice, comme un univers où ces femmes peuvent être à la fois jeunes filles en fleur retrouvées et ménopausées dont les interrogations n'intéresseraient pas mari ou enfants.

Pas d'amitié à moitié

16 mm / coul. / 54 min 30 s /
1991 / doc. / Québec

**Réal., scén., recherche
et narr.** : Diane Létourneau
Image : Jean-Charles Tremblay
Son : Esther Auger
Mont. : France Pilon
Prod. : Josée Beaudet - Office
national du film
Dist. : Office national du film



Manon Cliche, *Pas d'amitié à moitié*

Vertus de l'amitié féminine

La force du film réside avant tout dans ce portrait chaleureux de la camaraderie. Le portrait de ces femmes de 48-50 ans exige la nuance : elles ne sont pas en effet des porte-parole de la vague féministe dont elles sont contemporaines et ce ne sont pas non plus des travailleuses saisies dans l'action. Elles appartiennent plutôt à cette génération de l'entre-deux, coincée entre celle des mères traditionnelles de jadis et celle, plus délurée, de la trentaine. Pour elles, comme pour les premières, la famille est au centre de la vie, et le bien-être de leurs proches est le chemin de leur accomplissement, mais elles ont apprivoisé l'indépendance des secondes ; elles n'en ont tiré cependant ni la sérénité reconfortante des unes, ni le dynamisme fougueux des autres. Dames de cœur et de responsabilité, elles puisent dans l'amitié du reconfort.

Leurs retrouvailles sont ponctuées de rituels : réunion d'anniversaire, visite au sex-shop, au cimetière, préparation de repas. Fous rires et questions sérieuses s'entrecroisent. Plus le groupe est nombreux, plus il se livre à ces rituels ludiques, plus il est restreint plus l'emporte la comptabilité des responsabilités : « Et ces hormones, c'est inévitable ? » — « Nos propres mères, jusqu'où faut-il les aider, les endurer ? »

La complicité permet à ces femmes de mettre de côté leurs soucis d'épouse et de mère. Formées pour

servir, elles ont toutes suivi le même cours d'infirmière — on rejoint ici la problématique d'un autre film de Létourneau, *les Servantes du bon Dieu* : le service privé laïque a pris la place de celui des religieuses, et il trouve d'aussi fortes justifications ; la notion de sacrifice disparue, les femmes expliquent : « On n'a pas le choix d'assumer toutes les tâches, sinon, si on laisse faire, ce sera l'anarchie ! » C'est un lourd défi pour ces femmes de l'ombre d'avoir voulu concilier le travail à l'extérieur et toutes les vertus traditionnelles des épouses et mères ; quel poids de regrets accompagne-t-il 30 années de fidélité et de responsabilité ? Avec cette question, le film aborde les limites de l'amitié et le désarroi des femmes.

Une amitié exigeante mais en pointillé

Un inconfort inavouable et inavoué imprègne ce deuxième mouvement du film, car si l'amitié permet l'échange de confidences et un certain épanouissement, elle n'a pas le pouvoir d'ébranler la cage de ces femmes du « il faut que » ; elle est un refuge et un baume contre les assauts d'une société qui change et les trahisons d'un corps qui vieillit, mais au sein même de leur groupe, Manon et Raymonde sont confrontées à un bouleversement des valeurs. Diane, la femme sans homme, élément perturbé et perturbateur, s'introduit dans le groupe — il faut la récupérer, la mettre sur la voie de la guérison. Diane, en choisissant d'assumer ses blessures, ride la surface plus que les petits différends entre amies ; elle révèle la fragilité d'une amitié où on doit mettre des gants pour demander à son amie de couper les légumes de telle façon, où on frise la rupture lors d'une discussion sur l'éducation des enfants.

L'arrivée de Diane et les réactions qu'elle suscite chez Raymonde et chez Manon font ressortir des règles de vie : être demeurées présentes, fidèles au sein du couple dans les tourbillons de la vie, solides devant les tentations, compréhensives devant les manquements de l'autre, voilà, disent-elles, leur grande réussite. Les maris pourront bien être tentés par une chair plus fraîche, les femmes mariées de la cinquantaine gardent la tête haute malgré les dangers, et Diane, la cinéaste, fait figure d'épouvantail : on veut la réhabiliter, au sein d'un cercle douillet, thérapeutique, où il n'est toujours pas permis de se demander collectivement : « Q'avons-nous fait de nos vies ? » Dans ce tableau en demi-teintes, en esquisses, chères à la démarche de Létourneau, il faut distinguer aussi son recul devant le besoin de

Coup de cœur : Pas d'amitié à moitié

réconfort, la tentation du maternage ; ne faudrait-il pas se sevrer d'une sollicitude qui va jusqu'à glisser des tamps dans la valise de l'amie ? « Tu ne trouves pas cela envahissant ? » Dès le début du film, Létourneau marque une distance : Manon est « comiquement contrôlante » ; même si elle a récemment cessé d'acheter tous les vêtements de son mari, lingerie comprise, même si Raymonde ne prépare plus les bagages du sien, elles continuent d'orchestrer fermement la vie domestique et d'imposer à leur proches des rites immuables.

Le besoin d'amitiés féminines ne naît-il pas d'une insatisfaction, d'une souffrance cachée, d'une blessure inavouée ? Raymonde déclare ne rien regretter, Manon anticipe un avenir sans mari, mais se raccroche aussitôt à Raymonde et Cynthia glisse sur dix ans de thérapie. La peur de la solitude hante ces championnes farouches du couple et de la continuité familiale. Aucune de ces femmes ne parle de sa vie sociale, de son travail, de son cours d'infirmière, de sa participation au monde à l'extérieur de la famille ; on n'avoue que deux fardeaux : la vieille mère et son propre vieillissement. L'amitié n'autorise pas la mise en question des responsabilités traditionnelles, ni la réflexion sur le prétendu « déclin » de la cinquantaine ; les femmes entonnent en chœur le refrain de leur imminente dévalorisation — étrange sous-estimation de la belle cinquantaine annoncée au début. Les amies constatent tristement, mais avec fatalisme, qu'elles restent, socialement, en deça des hommes, qu'elles vont bientôt être dépréciées même aux yeux de leurs proches, et obligées d'en faire encore plus pour se maintenir à flot. On ne peut s'empêcher de remarquer la contradiction entre les déclarations réconfortantes sur le travail accompli et le flot d'émotions que déclenchent les bilans de vie, la révélation des déceptions et des silences accumulés.

Un nœud dans la gorge : silences et non-dits

Au fil du film, les soupirs, les moments de désarroi ont mis au jour une série de questions rarement posées au cinéma : d'où vient le besoin des femmes de régenter la vie domestique ? Pourquoi ce flou sur les enfants, sur un passé qui a unifié les femmes et qui portait aussi ses secousses ? D'où vient la connivence des femmes avec des conjoints infantilisés, incapables d'être des compagnons fiables ? Comment se fait-il en outre que les femmes n'affirment leur nature conviviale que dans l'amitié ? Pourquoi pas au travail, avec leurs enfants, leur mari, leur mère ?



Raymonde Lefrançois, *Pas d'amitié à moitié*

De cette tempête au travers de laquelle les Manon et les Raymonde ont tenu la barre, nous aurions aimé connaître le vent, l'intensité, les secousses ; Létourneau ne nous en laisse deviner que les murmures et l'écho. Nous aurions aimé connaître les bousclements de leur vie, que seule révèle et cristallise, en fin de film, une séquence où les silences en disent aussi long que les gestes et les paroles. S'extirpant comme d'un chapeau de magicien d'une limousine effrontément longue (comparée à la « petite affaire » de leur mari !), les neuf femmes se retrouvent au cimetière de la Côte-des-Neiges. Fous rires et provocation. En contrebas la ville, le lac Saint-Louis, le fleuve Saint-Laurent. Lieu des dernières fiançailles, moment de retrouvailles qui anticipe le dernier repos. Utopie de la fusion enfin réalisée, du rêve enfin accompli, que la vie de couple, et tous les défis relevés n'ont pu cerner ; devant l'ultime retrouvaille possible, certaines rient, acquiescent, d'autres se dérobent et se taisent. L'amitié, avec ses mises au point, ses rituels, ses ombres, supporte ces différences ; elles n'y causent pas de blessures aussi graves que celles qu'on subit dans la famille, dans le couple, dans la société.

Pas d'amitié à moitié passe ainsi constamment de la conversation lucide sur le besoin d'amitié à l'évocation de ses arrière-plans, de ses vides, des mots non prononcés, de l'invisible et de l'indicible qui l'environnent ; il sonde les courants qui consolident les amitiés, les noient ou les conduisent en eaux calmes — loin des rivalités et des mesquineries si longtemps associées à « l'éternel féminin ». ■